

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

de Ettore SCOLA

FICHE TECHNIQUE

Titre original : Una giornata particolare

Pays : Italie / Canada

Durée : 1h45

Année : 1977

Genre : Drame

Scénario : Ettore SCOLA, Ruggero MACCARI, Maurizio COSTANZO

Directeur de la photographie : Pasqualino DE SANTIS

Décors : Luciano RICCERI

Costumes : Enrico SABBATINI

Montage : Raimondo CROCIANI

Musique : Armando TROVAJOLI

Coproduction : Compagnia Cinematografica Champion / Canafox Film

Distribution : Les Acacias

Interprètes : Sophia LOREN (Antonietta), Marcello MASTROIANNI (Gabriele), John VERNON (Emanuele, le mari d'Antonietta), Françoise BERD (la concierge), Patrizia BASSO (Romana), Tiziano DE PERSIO (Arnaldo), Maurizio DI PAOLANTONIO (Fabio), Antonio GARIBALDI (Littorio), Vittorio GUERRIERI (Umberto), Alessandra MUSSOLINI (Maria Luisa), Nicole MAGNY (la fille d'officier)

Sortie : 7 septembre 1977

Reprise : 17 juin 2009

Meilleur film étranger César 1978

Meilleur film étranger Golden Globe 1978

Nomination Palme d'Or et Prix du Jury Œcuménique Festival de Cannes 1977

Nomination Meilleur acteur pour Marcello Mastroianni Oscar 1978

SYNOPSIS

8 mai 1938. Rome célèbre l'arrivée d'Adolf Hitler, venu renforcer son alliance avec Mussolini. Exclue de cette journée historique, restés seuls dans un immeuble de la banlieue romaine, Antonietta, modeste ménagère, et Gabriele, journaliste érudit et solitaire, vont se rencontrer et partager quelques heures qui marqueront leurs vies...

AUTOUR DU FILM

Le réalisateur et sa filmographie

Né en 1931. A grandi sous le régime fasciste et a défilé dans les rangs de la jeunesse mussolinienne le fameux 8 mai 1938.

Etudes juridiques, journaliste, scénariste, réalisateur.

Nombreux films et prix, dont :

Drame de la jalousie, 1970 : prix d'interprétation masculine à Cannes pour Mastroianni

Nous nous sommes tant aimés, 1974, qui l'impose : César du meilleur film étranger

Une journée particulière, 1977 : proche de la Palme d'or, qui va à *Padre Padrone* des frères Taviani, Rossellini étant président, César du meilleur film étranger

La terrasse, 1980 : prix du scénario à Cannes

La nuit de Varennes, 1982

Le bal, 1983 : César du meilleur réalisateur 1984, Ours d'Argent à Berlin

Splendor, 1988 : Ettore Scola président à Cannes

Le voyage du capitaine Fracasse, 1990

Le dîner, 1998

Concurrence déloyale, 2001

Situation historique / histoire du film

Le 15 octobre 1936, Hitler et Mussolini ont signé le Traité de Berlin fondant l'Axe Rome-Berlin liant nazisme et fascisme. La journée particulière est celle du 8 mai 1938. Hitler arrive en train à Rome pour rendre visite à Mussolini et renforcer leur alliance, après avoir annexé l'Autriche et envahi la Tchécoslovaquie. Ce jour-là, les fascistes organisent une réception grandiose pour le Führer avec la participation massive de la population.

Après une séquence de 5 minutes faite de documents historiques, en noir et blanc, qui présente l'arrivée d'Hitler à Rome, l'histoire commence.

La caméra nous introduit dans l'intimité d'une famille nombreuse italienne, au petit matin, dans un ensemble d'immeubles. Antonietta, la mère, fait lever un à un ses enfants – qui la traitent comme une servante – et son mari, dévot du fascisme, qui la considère comme une « souillon ».

La famille et tous les habitants des imposants bâtiments qui entourent une cour intérieure partent pour la cérémonie officielle à la Via dei Fori Imperiali. Sauf la concierge – qu'on verra plus tard – espionne et gardienne de l'ordre moral, et Antonietta qui croule sous les tâches ménagères.

Le ménage d'A. s'échappe et va sur le balcon d'un immeuble voisin. A. va sonner à la porte du locataire pour récupérer l'oiseau. Elle fait la connaissance d'un deuxième exclu de la parade fasciste : Raphaelle, intellectuel et commentateur à la radio, limogé pour homosexualité, assigné à résidence pour antifascisme. Celui-ci a des pensées suicidaires, mais l'arrivée d'A. le raccroche à la vie.

La suite est difficile à résumer car il s'agit d'une brève et intense rencontre dans une sorte de huis-clos, au cours duquel on va assister aux rapports des deux protagonistes dans l'appartement de R. ou celui d'A., ou encore sur la terrasse et dans les escaliers, cependant que la radio italienne inonde la cour de l'immeuble de la retransmission des commentaires, des vivats de la foule, et de l'hymne fasciste qui sont interminablement martelés.

A., quasiment analphabète, ignorante en tous cas, et naïvement admirative et éprise de son Duce, va évoluer sous l'influence de R. qui lui fait petit à petit prendre conscience combien elle est victime – comme lui-même – du fascisme, qui prône les valeurs de la virilité triomphante à outrance, méprise et exclut femmes et homosexuels.

Leurs rapports ne vont pas être simples : compréhension et incompréhension, attirance et rejet, délicatesse et violence verbale, gifle et amour, se succèdent, mais les rapprochent et renforcent leur complicité dans l'exclusion.

Chacun va finalement suivre son destin. A., après le retour des locataires de l'immeuble, courtisés par la concierge, se retrouve dans la cuisine avec mari et enfants, autour de la table familiale. Tous ne tarissent pas d'éloges envers le spectacle auquel ils ont participé, sauf elle qui est pensive et toujours accablée par les remarques méprisantes de son mari.

A la fin, demeurée seule, elle commence à lire le roman que lui a donné R. et elle voit partir R., accompagné de deux policiers en civil, qui doivent le déporter à Carbonia, en Sardaigne. Elle éteint les lumières et va se coucher dans la chambre conjugale.

Remarques :

- Ettore Scola a bien connu l'événement évoqué : « Je conserve une mémoire directe de la journée... Je suis allé à la Via dei Fiori Imperiali, j'étais « fils de la louve », j'ai défilé devant Hitler. J'avais 6 ans et demi et je me souviens de tout : la fierté, la joie de ce jour, et aussi le martèlement de la propagande qu'il y avait eu. »
- Ce n'est pas la première fois que Sophia Loren et Marcello Mastroianni sont réunis à l'écran (au moins 10 films). Mais Sophia Loren n'est pas dans ce film une femme attirante et fatale, ni Marcello Mastroianni un séducteur glorieux... Ils ont tous les deux été utilisés à contre-emploi, à dessein, par Ettore Scola (interview). Leur interprétation est magnifique.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Enchaînement des séquences

- Générique sobre : noms sur fond blanc, roulement du train et sifflet
- Arrivée du Führer à Rome (doc. hist., 5 mn)
- Lever de la famille Tiberi (cf. analyse)
- Fuite du ménage. Lassitude d'A.
- R. au travail : enveloppes. Dégoût de la vie. Indices : photos sur bureau...
- Récupération du ménage. R. offre un livre à A., qu'elle n'emporte pas. Pas de rumba dansés.
- Suite de courtes séquences parallèles, chez l'un ou chez l'autre. A. regarde par la fenêtre et le voit téléphoner. Jalousie.

- R. au tél. converse avec un ami. Envie de parler, de rire. Le spectateur sait qu'il est homosexuel.
- R. rejoint A. chez elle pour lui rapporter le livre. Café. Coquetterie d'A. (accroche-cœur). Quelques échanges réciproques.
- 1^{ère} intervention de la concierge sur le palier. Médisance sur R.
- A. gênée, essaye de faire comprendre à R. qu'il est indésirable, puis se reprend. Patinette : humour et rires. Naïveté d'A. à travers son album de photos et de citations de Mussolini (voir liste infra). R. essaie de lui ouvrir les yeux sur le vrai visage du fascisme à l'égard des femmes. « Vous êtes d'accord [avec cette vision de la femme] ? » - « Bien sûr ! » Mais elle est troublée et réfléchit...
- 2^e intervention de la concierge : « Une espèce de lavette, un défaitiste, un antifasciste, un beau salaud... renvoyé de la radio. » A. incrédule : « Un monsieur tellement bien ! »
- R. répare la lampe, cependant qu'A. change d'attitude, l'agresse et veut le chasser : « Pas de fumée sans feu... me compromettre... » Décharge électrique simulée, rires de R. Portrait du Duce en boutons...
- R. suit A. qui va ramasser son linge sur la terrasse. Elle lui fait des reproches (lutte contre son attirance). Rires partagés et complices quand R. l'entoure avec un drap. Mais elle change aussitôt de ton et l'accuse de mauvaises intentions, ce dont il se défend. A. le supplie de s'en aller tout en lui serrant les mains, et l'embrasse. R. ne se prête pas au jeu et essaie de l'éclairer sur son homosexualité : « Je ne suis ni père... » A. ne comprend pas, ou ne veut pas. Elle le gifle et s'en va.
- R. la poursuit dans les escaliers et l'agresse verbalement à son tour. Il clame son homosexualité en termes crus, y compris pour la concierge (provocation, dépit, dégoût).
- On voit parallèlement R. hébété devant la porte d'A. et celle-ci sous le choc derrière la porte.
- R. traverse la cour et rentre dans son bâtiment.
- A. seule, pensive, s'occupe à ses tâches domestiques. Manifestement, elle réfléchit à ce qu'elle vient de vivre.
- R. dans son appartement se fait une omelette. A. sonne : « Je regrette... » R. l'invite à table et révèle un peu plus de lui (fiancée...), il évoque la déportation d'un ami à Carbonia. A. lui sourit : « Tu as une belle écriture... Moi aussi, je me sens humiliée... mari infidèle... une ignorante, on peut lui faire faire tout ce qu'on veut... Tu me plais... », et A. fait l'amour à R. avec beaucoup de délicatesse. D'abord réticent, il se laisse faire. Après l'amour : « C'est drôle, je n'ai aucun remords. » Lui : « C'était très beau, mais ça ne change rien. »
- Retour de la parade. La concierge : « Moi aussi, j'ai tout entendu. Une merveille. »
- Départ d'A., ils se tiennent par la main.
- Suite de petites séquences sur le retour des gens et le retour furtif d'A. vers son appartement. Des enfants jouent dans la cour.
- Toute la famille est attablée pour le dîner. Chacun fait l'éloge de la cérémonie, du Führer. Emanuele : « Journée marquée par le destin... Vous pourrez leur dire : ce jour-là, j'y étais ! » A. ne participe pas à l'enthousiasme général et reste pensive. E. reprend ses reproches : « Où tu as la tête ce soir ? » A. regarde par la fenêtre où elle aperçoit R. de dos. E : « Un jour comme celui-là se fête » (tape sur les fesses), et évoque l'idée d'un 7^e enfant. A. ose timidement répondre « non ».
- Suite de petites séquences où on voit A. demeurée seule dans la cuisine commencer à lire le livre de R. à la fenêtre, et parallèlement R. qui fait ses valises car deux policiers l'attendent pour le déporter à Carbonia. Tous trois sortent de l'appartement et A. les voit descendre l'escalier...
- A. à sa fenêtre, cour vide. Travelling avant vers elle et la caméra pénètre dans l'appartement (comme pour la 2^e séquence). On la voit éteindre la cuisine, s'éloigner dans le couloir et rejoindre son mari dans la chambre.
- Générique de fin.

La séquence historique

Il s'agit d'extraits d'un document historique produit par l'Institut Luce à l'époque, ce qui permet d'ancrer le film dans un contexte historique fort, sans tomber dans la reconstitution.

- Les images : le Führer, le Duce, des troupes, des défilés de cavaliers, de fantassins, des camions, des tanks, des avions, des saluts nazis, des statues guerrières, des monuments de la Rome antique (« ville éternelle », capitale du monde à un moment donné), la foule qui acclame le Führer et le Duce.
- Les sons : voitures, avions, tanks, camions, bottes, musique solennelle et guerrière, acclamations...
- Les paroles : commentaires en italien, en français, termes emphatiques, majestueux, solennels, chant guerrier des légionnaires avant la bataille « emprunt de virile douceur » (!)

- Remarques :

- Qui voit-on ? Exclusivement des hommes. Il y a des femmes dans la foule, mais non visibles ou identifiables. A la fin du film, le fils aîné d'A. dira à sa sœur : « Vous les filles, on vous a placées plus loin, mais moi j'ai tout vu. »
- Un film de propagande qui proclame l'idéologie nazie-fasciste fondée sur la force et la virilité.
- Cette entrée en matière historique prépare et justifie toute la suite du film.
- Cependant, Ettore Scola a choisi malicieusement des images pour qu'on voie bien qu'à la dimension tragique s'ajoute un aspect bouffon (ex : Hitler en ombre chinoise, le comte : petit personnage à côté de Mussolini grand et fort, la marche mécanique, le grincement des tanks, ou encore l'oxymore (expression antithétique) « virile douceur »). Ettore Scola a qualifié lui-même le fascisme d'« opérette du nazisme » (interview).

Analyse de la séquence 2 (environ 8 min)

Après le fascisme officiel et proclamé de la séquence historique, on en découvre la version intimiste au sein d'une famille.

- Découpage :

- *Raccord*. On vient de quitter une forêt de drapeaux (noirs et blancs), on voit apparaître le drapeau nazi (en même temps, la couleur nous introduit dans le présent de l'histoire).
- *14 plans* : 2 extérieurs et le début du 3^e, 12 intérieurs.
- *Les plans extérieurs*. Le silence du matin, sauf le bruissement du drapeau que la concierge déploie, les pas du concierge et les ordures vidées. La façade des bâtiments : architecture sévère, caractère imposant, écrasant (renforcé par la contre-plongée), uniformité de l'habitat et de la géométrie (rigueur de la pensée unique comme des lignes – d'ailleurs les lumières s'allument à la même heure), enfermement (bâtiments autour d'une cour intérieure) souligné par le panoramique. La caméra, de contre-plongée en panoramique ondulant, balaie de plus près cages d'escaliers et fenêtres jusqu'à celle des Tiberi où on voit apparaître A. L'immeuble choisi par Ettore Scola (cf. interview) date de l'époque fasciste et fut inauguré par le Duce lui-même. Mais une partie de la cour intérieure et de la façade, ainsi que les deux appartements, ont été reconstruits dans les studios De Paolis.
- *Les 12 intérieurs*. D'abord un plan-séquence de 3 min 30 inauguré par un remarquable mouvement de la caméra qui pénètre par la fenêtre ouverte de l'appartement (grue, comme pour les précédents plans – avec sans doute un raccord invisible un peu plus tard sur une cloison). Le spectateur s'introduit avec la caméra, et va assister au plus près (par un système complexe de travellings et de panoramiques, et par l'image et le son) au réveil de la famille présidé par la mère (point de vue externe). Puis les 11 autres, plus courts. Les raccords sont soignés, assurant l'impression de continuité. Et à cause de l'unité de lieu (appartement), des raccords (souvent paroles de personnes off ou non), des personnes qui disparaissent du champ puis réapparaissent, de la continuité ou de la répétition des bruits, et surtout de l'omniprésence d'A. (image et parole), qui fait le lien entre tous les membres de la famille qui ont besoin d'elle, on a l'impression que ces 12 plans forment un seul plan-séquence.
- *Les plans*. Quelques gros plans (ex : fils moustache), mais surtout des plans rapprochés ou de demi-ensemble justifiés puisqu'on montre la vie d'une famille dans l'appartement.
- *Les sons*. Extrêmement précis et distincts, ajoutés aux paroles parfois off, nous rendent particulièrement présent l'univers intimiste de la famille. Pas de musique pour l'instant.
- *Les couleurs*. Présentes, mais atténuées, ternes, dans les gris et les sépias (comme dans tout le film), comme « humiliées », elles sont à l'exemple des personnes et de leur vie. Elles ont été obtenues par décapage, lavage des étoffes, filtres, et même un abaissement de leur niveau au tirage (interview).

- La mère

Ton peu aimable, mais elle a toute la famille « sur le dos » et doit supporter la mauvaise humeur de presque tous, les reproches, et même les insultes du père, dont voici le florilège : « Faut déjà qu'une Napolitaine vienne me faire ch... à 5h du matin !... Tu pouvais pas me réveiller plus tôt ?... Y'en a pas lourd ! (café)... Même pas le temps de faire ma gymnastique !... Pas le droit de faire une petite partie avec les copains... », il s'essuie les mains à la blouse d'A., « Ca va, hein, tu fais honte, souillon !... La Napolitaine s'est levée du pied gauche ce matin... Alors, il est prêt ce petit déjeuner ? » Elle ne se rebiffe pas (soumission ?). Elle est indispensable, tous s'adressent à elle, ont besoin d'elle ; elle est la cheville ouvrière de la famille, rend service à tous, elle console au besoin ; elle est le lien entre tous : la caméra la suit de l'un à l'autre ; elle est l'âme du foyer. Mais on voit déjà sa naïveté, voire son ignorance, dans son échange avec son fils à propos de l'image érotique et du curé.

- Le mythe de la virilité et de la force selon l'idéologie fasciste

Il est représenté par le père, « chef » de famille, machiste, grossier, cuisinier et insultant envers la mère (cf. les 9 citations supra). Le fort domine le faible, ou jugé tel. Ses fils sont prêts à lui emboîter le pas (la cigarette, marque de virilité pour l'un ; la moustache dessinée pour l'autre). Le miroir (le fils, le père), qui permet de se façonner une apparence conforme à l'image qu'on veut se donner, est, de ce point de vue, intéressant à remarquer...

Pourtant, le père a du mal à se lever, sa gymnastique est bien molle (il y apparaît même ridicule grâce à la prise de vue : je disparaissais, coucou me revoilà), il a plutôt de l'embonpoint, il se gomme les cheveux comme une femme soignerait sa chevelure. De même que son fils aîné se dessine une moustache comme une femme se maquillerait ou se ferait les cils...

- Un thème émergent : le rejet de la différence et de l'infériorité :

- Un des garçons se fait traiter de « gros lard » par ses camarades, et il préférerait ne pas aller à la parade pour ne pas les affronter de nouveau.
- Le père s'offusque qu'un de ses enfants utilise le terme « kidnapper » qui n'est pas italien.
- La mère se fait traiter deux fois de « Napolitaine », vocable dévalorisant dans la bouche du père.
- Elle n'ira pas à la cérémonie car elle est vouée aux nombreuses tâches ménagères jugées subalternes.
- De même (comme on l'apprendra plus tard), R., limogé de la radio à cause de son homosexualité, est exclu de la fête et sera déporté.

- La religion

Pourtant importante en Italie et complice du fascisme, elle n'apparaît que très ponctuellement avec le tableau de la Vierge au-dessus du lit conjugal, et à travers l'évocation du curé. On ne la retrouve pas dans la suite du film. Le culte du Duce aurait-il supplanté le culte catholique ?

Autres séquences intéressantes

- Celle qui suit le premier passage de la concierge

On voit A. gênée, et même agressive, qui se reprend, son regard sur la nuque de R. (point de vue interne), l'album avec toutes les photos de Mussolini et surtout ses citations (on les trouvera à la fin de cette fiche). R. essaie sans la brusquer de lui ouvrir les yeux. Celle-ci est d'abord sûre d'elle, puis, troublée, réfléchit... Une parole remarquable de R. : « En définitive, on finit toujours par se rallier à l'opinion générale même si elle est mauvaise. » Cette phrase ne manque pas de faire penser à la pièce d'Ionesco *Rhinocéros*...

- La suivante

La 2^e intervention de la concierge : calomnie ; et celle qui la suit immédiatement : A. très influencée par la concierge, mais aussi pour lutter contre l'attraction qu'elle éprouve, veut éloigner R., à la suite de quoi, R. découvre le portrait du Duce fait avec les boutons...

- La séquence sur la terrasse

La valse-hésitation d'A., le demi-aveu de R., la violence d'A. suivie de la crise de R.

- Celle où A. partage le repas de R.

Leurs confidences réciproques, leur étreinte pudique et belle. « C'est drôle, je n'ai aucun remords », « C'était très beau mais ça ne change rien... » Puis : « Te rencontrer, te connaître, passer la journée avec toi, c'est ça qui aura été le plus important pour moi », « Moi je regarderai ta fenêtre tous les jours. Comme ce matin... Je ne pouvais plus rien faire... » (cf. le titre du film).

- Le dîner autour de la table familiale...

- Les petites séquences de la fin : A. à sa fenêtre avec le livre et parallèlement le départ de R. déporté.

- La toute dernière où la caméra pénètre dans l'appartement, exactement comme au début, et les derniers plans : comment les interpréter ?...

Les personnages

• Antonietta

Le personnage le plus intéressant, celui qui évolue sous l'influence initiatrice de R., qui accède à une certaine prise de conscience, qui ouvre et clôt le film.

Une femme doublement humiliée :

- dans sa famille : par certains de ses enfants qui lui répondent (contaminés par le père ?), et surtout par son mari (cf. citations au début de la fiche). Elle en a conscience : elle dit à R. : « Moi aussi, je me sens humiliée... Mon mari me donne des ordres le jour et la nuit. » On ne la considère pas comme un être humain à part entière, même le ménage ampute son prénom : il l'appelle Toinette au lieu d'Antonietta...
- par le fascisme, comme les autres femmes (cf. citations de Mussolini). Ce dont elle n'a pas conscience au début. Mais a-t-elle acquis une vraie conscience politique à la fin ?

On peut s'interroger sur sa soumission : elle ne répond rien à son mari dans la séquence 2, ne se révolte pas plus à la fin, sauf un timide « non ».

Pourtant indispensable, lien entre tous... (cf. analyse séquence 1)

Lasse évidemment car accablée par toutes les tâches ménagères aggravées par la famille nombreuse (ou presque nombreuse, puisque le Duce a décrété qu'une famille nombreuse commençait à 7 enfants).

Seule, bien qu'entourée de sa famille, apparemment sans amie(s), elle n'a d'autre horizon que sa vie de femme et de mère.

Naïve et ignorante :

- avertit son fils qu'il peut devenir aveugle et ne comprend pas tout de suite sa répartie sur le curé... (séquence 2),
- réagit comme un enfant quand une escadrille d'avions passe,
- le portrait du Duce aux boutons...
- l'album de photos et son admiration sans bornes pour Mussolini,
- elle a du mal à comprendre ce que veut lui faire entendre R.,
- « Un M. tellement bien ne pas être antifasciste »,
- « Vous êtes d'accord ? » (citations de M. dans l'album)... « Bien sûr que je suis d'accord ! » (conditionnement et absence d'esprit critique),
- avoue à R. : « Une ignorante, on peut lui faire faire tout ce qu'on veut. »
- « C'est comme si on m'avait jeté à la figure que je suis une ignorante », à propos de la lettre d'une certaine Laura à son mari,
- donc influençable : ce que dit la concierge finit par la déstabiliser : « Il n'y a pas de fumée sans feu... »

Admiratrice inconditionnelle du Duce et même amoureuse sans en être vraiment consciente. Voir l'album et aussi : « Il y a 4 ans, je l'ai rencontré. Tout en galopant, il m'a jeté un regard, j'ai senti en moi comme une flamme... Mes jambes flageolaient, je suis tombée évanouie. J'ai découvert que j'étais enceinte de Vittorio. » Ces propos sont révélateurs car comme le dit Ettore Scola (interview), « ces vestales », les femmes italiennes de l'époque, cantonnées dans leurs maisons, se consacraient à l'amour pour le Duce, ce qui était aussi « comme une revanche vis-à-vis du mari... qui allait dans les bordels... », le Duce, « le premier mâle de l'Italie déclarait qu'il les aimait toutes ». Sans compter la légende rapportée aussi par R. : « Il brisait les reins d'une monture tous les matins et ceux d'une femme (différente) le soir. » « Cela faisait partie des mythes, dit Ettore Scola, il les aimait toutes, il les fécondait toutes. » (interview) Ettore Scola dit également qu'il avait des tantes, jeunes ou moins jeunes, qui confectionnaient ce type d'album. Le Duce était « l'amant officiel dont on pouvait ne pas avoir honte. »

Amoureuse de R. : jeu des regards sur lui – à son insu – ou vers sa fenêtre : « Depuis ce matin que je vous regarde », jalousie lorsqu'elle le voit téléphoner : « Il n'a pas traîné pour la rappeler », elle lui prend la main, l'embrasse, « Tu me plais comme tu es », « J'aime que tu me touches. » Elle prend l'initiative de lui faire l'amour. Pourquoi ? Par désir (A. est visiblement sensuelle), par besoin sans doute d'avoir une relation faite de tendresse (cf. le mari...), peut-être aussi à cause d'une envie secrète de le rendre comme les autres hommes... Mais : « C'était très beau, mais ça ne change rien. »

Capable de violence verbale ou même physique (elle le repousse, le gifle – mais c'est aussi pour lutter contre son attirance). Cependant, elle le regrette ensuite.

Elle accède à la vie de l'imaginaire à la fin (en lisant consciencieusement *Les trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas et sans doute par le souvenir de cette « journée particulière »).

Elle ose dire « non » à son mari (timidement) quand celui-ci lui parle d'un 7^e enfant.

Mais – comme on l’a déjà dit – même si elle a évolué vers plus de connaissance et de lucidité, a-t-elle acquis un certain esprit critique envers le fascisme ? Et comment interpréter les dernières images ? Cette « journée particulière » portera-t-elle ses fruits ?

- **Raphaele**

Un intellectuel cultivé : livres, commentateur à la radio, langage, paroles et jugements pertinents. « En définitive, on finit toujours par se rallier... », « Je ne crois pas que le locataire du 6^e soit antifasciste, c’est plutôt le fascisme qui est anti-locataire du 6^e. » Lucide sur la condition des femmes et le fascisme. Eveille A. à la réflexion...

Un solitaire et un exclu à cause de son homosexualité. Besoin de parler, de rire : à son ami : « J’ai envie de parler... parle ! » Assigné à résidence, c’est-à-dire privé de la fête fasciste-virile, puis déporté (vérité historique : beaucoup d’homosexuels ont été emmenés à Carbonia, ainsi que d’autres subversifs non homosexuels).

Besoin de plaisanter et de rire pour exorciser sa profonde tristesse – que lui fait remarquer A. A son ami au tél. : « Ris, je t’en prie ! » Et aussi : la rumba, la patinette, la décharge électrique simulée, « On a inventé la fermeture éclair, les boutons, il faut bien en faire quelque chose », le jeu de cache-cache avec A. et le drap autour d’elle pour la faire rire aussi – avec succès, au moins un instant.

Une certaine force de caractère car il se reprend après avoir eu la faiblesse de penser à quitter la vie : « La vie vaut la peine d’être vécue », même si c’est aussi pour s’en persuader. Dignité face aux policiers qui l’attendent.

Capable aussi d’accès de violence en paroles et presque en actes (il bouscule A. quand il la poursuit dans les escaliers). Il est même en proie à une crise de provocation-dépit-dégoût quand il clame son homosexualité et sacrifie à la grossièreté.

R. a été traité comme un antifasciste « à cause de sa nature particulière » (interview)... « Mais je crois qu’il ne se serait jamais imposé comme antifasciste. » Effectivement, R. déplore les conséquences du fascisme sur les femmes, sur les homosexuels, mais semble incapable d’aller jusqu’à la contestation ouverte, jusqu’à l’action.

- **Emanuele**

Le pur spécimen antipathique du fasciste machiste, un cuistre grossier (à la limite de la caricature ?), doublé d’un hypocrite quand, dans la cour, il crie bien fort : « Bonne journée A. »

- **La concierge**

L’espionne, la gardienne de l’ordre moral, médisante, voire calomniatrice. Caricaturale comme Emanuele ? Ettore Scola nous dit (interview) qu’à l’époque, elles étaient bien ainsi, car l’Italien moyen n’était ni fasciste, ni antifasciste : il plaisantait sur le fascisme, se plaignait, voire en disait du mal : « Je me souviens que dans mon immeuble la concierge était très importante. Beaucoup de choses se faisaient ou ne se faisaient pas à cause d’elle. La question qu’on se posait était : qu’en dira la concierge ? »

- **La radio**

Commentaires de la cérémonie, bruits de foule, acclamations, musique, hymne fasciste. Ettore Scola affirme (interview) que le martèlement habituel de la propagande a connu son apothéose le 8 mai 1938 : « De cela est né un 3^e personnage dans le film : la radio ».

Les citations de Mussolini

« Vous (les femmes) devez être les gardiennes du foyer. »

« Un homme n’est pas un homme s’il n’est pas un mari, un père, un soldat. »

« Le génie est inconciliable avec la physiologie et la psychologie féminine, le génie est uniquement masculin. »

Dans la même veine : « Si tu me dis : oui j’aime Mussolini, moi qui suis l’époux, je ne suis pas jaloux. » Refrain des Abruzzes.

Pistes de travaux

- Aspect historique et documentaire sur nazisme / fascisme, etc.
- La différence, la marginalité, l’homosexualité : mis à part R., on voit un garçon se plaindre d’être moqué par ses camarades parce qu’il est gros, on en voit un autre qui se démarque des autres parce qu’il est en retard et que ses bandes molletières se défont. Ils font tache dans un troupeau docile tel qu’on en a vu un dans la séquence historique, ou encore dans la séquence 2 (les gens qui dévalent les escaliers et s’engouffrent dans le porche pour aller à la parade)... Beaucoup de sociétés ou de groupes humains à travers l’Histoire se sont trouvés des bouc-

émisaires, ont écarté ou supprimé ceux qui étaient différents ou jugés tels. Dans la littérature, on peut penser au Meursault de *L'étranger* d'Albert Camus.

- Les personnages... L'évolution psychologique et sentimentale d'A. à travers ses atermoiements, sa prise de conscience relative (de quoi ?). La fin : qu'en penser ? Et finalement que peut-elle faire, vu les circonstances familiales et politiques ?...
- Le sens du titre ? Une « journée particulière » pour qui ? Pour tous certainement : en quoi ?
- La narration... L'unité de temps, de lieu (quasiment un huis-clos)... Le traitement du temps, de l'espace... Les points de vue... Le rythme : alternance des séquences courtes et longues, des séquences intimistes et des séquences de déplacement dans les bâtiments, des moments de douceur et des moments plus violents...
- Une argumentation écrite ou orale. Un dialogue ou tout autre travail « d'écriture d'invention »...

BIBLIOGRAPHIE

Il semble y avoir peu d'ouvrages, cependant, on consultera avec intérêt un livre non réédité qu'on peut peut-être trouver en bibliothèque : *Le cinéma italien* de Jean GILLI. (Les citations de l'interview d'Ettore Scola en sont extraites.) Ce livre paru en 1978, en 10/18, a été réédité ensuite en beau livre avec illustrations, mais il est également épuisé.

Un autre livre récent (non consulté) : *Le cinéma italien de 45 à nos jours* de Laurence Schifano, collection 128, Ed. Armand Colin.